

Jean-Pierre Criqui

HMHNS

Et toujours l'irresponsabilité nous incombe.
Jules Renard, *Journal*, 19/12/1895

Arrête-toi, voyageur.

★

Les trains dans les dessins de Raymond Pettibon : incarnation de la « force du destin » (tonnerre, *bel canto*, folie). Irruption tragique et quasi prophétique – mais porteuse de quelle prophétie ? – au sein du décor quotidien. Comme dans *Gravity's Rainbow*, les trains chantent toujours « la chanson de la personne déplacée » :

*Trains have called us, every midnight,
From a thousand miles away,
Trains that pass through empty cities,
Trains that have no place to stay.*

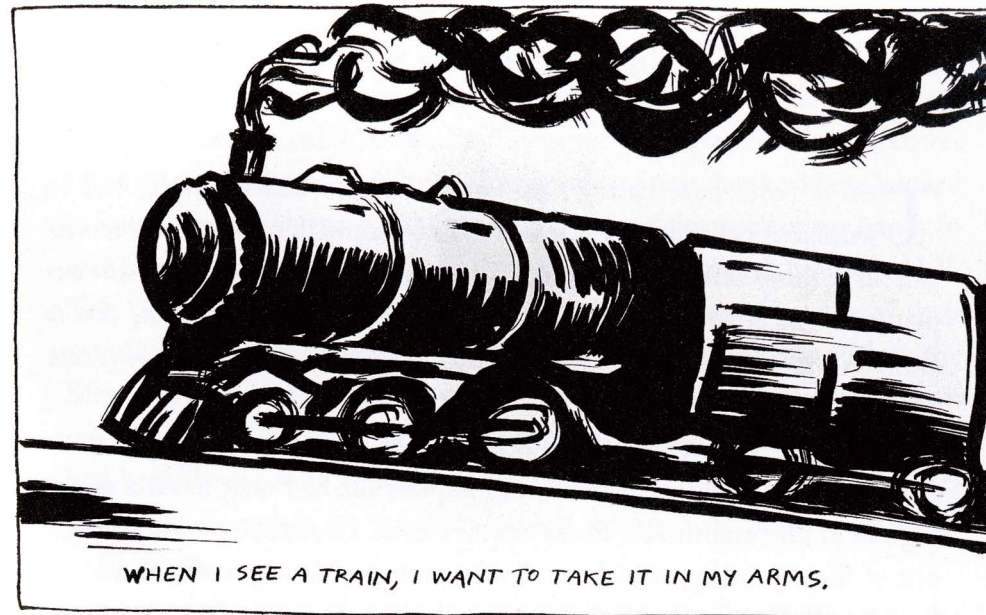
« Quand je vois un train, j'ai envie de le prendre dans mes bras », a écrit Pettibon au bas d'une de ses innombrables feuilles. Une phrase comme celle-là vous reste longtemps en tête, sans que vous sachiez jamais pourquoi.

★

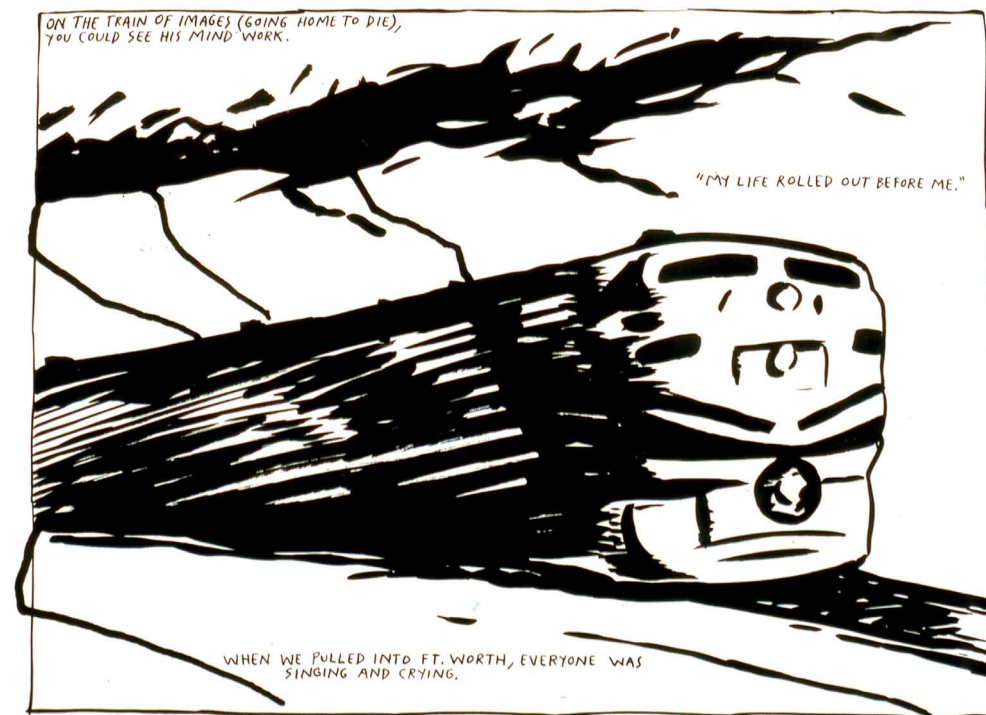
Sad song (sad, sad song). – « Staring at my picture book/She looks like Mary Queen of Scots » : les Scots ou avant eux, justement, les Pictes au nom d'origine incertaine (*Picti* est le mot que leurs envahisseurs latins, détournant peut-être ainsi quelque ancienne appellation celtique, choisirent afin de les désigner, en référence à leurs multiples tatouages et autres peintures corporelles.) Le royaume des Pictes fut florissant jusqu'aux alentours de l'an 900, après quoi Pictland se changea en Alba, puis finalement en Scotland. *Pictland/Flatland*.

★

Au restaurant du musée je me retrouve assis à côté d'une femme rousse dont je ne comprends pas le nom. Elle dirige une galerie en Italie et est venue dans cette ville française de taille moyenne pour l'un des artistes dont on inaugure ce jour-là l'exposition. Je tente de lui faire



Raymond Pettibon, *When I See a Train*, 1986, encre sur papier, 27,9 x 35,6 cm, courtesy Regen Projects, Los Angeles



Raymond Pettibon, *No Title (On the Train of Images)*, 1987, encre sur papier, 45,7 x 60,3 cm, courtesy Regen Projects, Los Angeles



Raymond Pettibon, *No Title (Save Downtown! Jesus Saves)*, 1986, crayon et encre sur papier, 35,5 x 27,9 cm, courtesy Regen Projects, Los Angeles

la conversation, m'enquiers de son programme, lui raconte diverses anecdotes. Elle est à la fois polie et légèrement agressive, comme si elle avait au fond quelque chose à me reprocher (de ne pas connaître sa galerie, de ne pas savoir qui elle est, me dis-je, mais je n'en suis même pas persuadé). Elle ne mange rien de ce qu'on lui sert et finit par se lever au milieu du dîner pour aller discuter avec son artiste à l'autre bout de la salle.

Plus tard, allongé sur le lit de ma chambre d'hôtel, je regarde la moitié d'un film relatant la vie quotidienne d'une trentenaire un peu bizarre et mythomane qui travaille dans une entreprise de transports et vit sous un nom d'emprunt dans sa ville d'origine, à quinze minutes de chez sa mère qui la croit disparue. La ville en question évoque un mélange de Grenoble, Clermont-Ferrand et Saint-Étienne. Je m'endors. Réveillé à l'aube, je lis avant de quitter les lieux *Une sale histoire* de Dostoïevski (en russe *Skverny anekdot*, précise l'éditeur), petit livre acheté à cause du titre, qui est celui d'un de mes films préférés. Il n'y a aucun rapport entre les deux.

★

Tous ces visages qui nous fixent sur les emballages des biens de consommation les plus courants – produits destinés à l'alimentation, à la toilette ou à l'entretien de la maison. Des femmes à la beauté simple et calme, des enfants souriants au regard clair. Le tout exhalant un parfum de promesse et de trahison indissolublement mêlées.

★

« Finalement, il n'y a aucune constante existence, ni de notre être, ni de celui des objets. Et nous, et notre jugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse. »
(*Apologie de Raimond Sebond.*)

★

Une histoire d'aujourd'hui. – « Burn Baby Burn », murmure-t-elle en regardant dans un catalogue les flammes dessinées par Pettibon. Mais d'où vient cette phrase, au fait ? Après une courte recherche, il apparaît que ces trois mots servirent de slogan aux émeutiers de Watts, le quartier noir de Los Angeles, lors des soulèvements d'août 1965, qui firent rage six jours durant et se soldèrent par trente morts et une bonne partie dudit quartier mise à sac et incendiée. Toutefois, le véritable inventeur, ou du moins promoteur, de cette expression aussi sonore qu'ambivalente (car ce « Brûle Chérie Brûle » peut aussi s'entendre de façon transitive, ou réflexive, moyennant quoi c'est la chérie elle-même qui est censée se consumer), fut un certain Magnificent Montague, disc-jockey noir qui, au début des années soixante, l'utilisait pour lancer sur les ondes les chansons particulièrement « chaudes » (Philippe Garnier révèle dans *Les Coins coupés*, au chapitre consacré à Wolfman Jack, qu'il convient de prononcer « Montigue », ainsi que le faisait l'intéressé lui-même.) Les révoltés de Watts ne firent donc qu'adapter à des circonstances particulières une formule qu'ils avaient coutume d'entendre à la radio lorsqu'ils écoutaient l'un de leurs programmes de R'n'B favoris, laquelle devise se trouva peu de temps après associée au Black Panther Party, fondé à Oakland en 1966 par Huey P. Newton et Bobby Seale.

Newton, devenu l'une des causes célèbres du mouvement après son emprisonnement en 1967 à la suite d'une escarmouche mortelle avec la police, et dont le portrait héroïque avait circulé dans le monde entier grâce au poster le montrant assis dans un fauteuil avec un fusil dans une main et une sagaie africaine dans l'autre, se fit descendre par un dealer dans une rue de Oakland, en 1989, ce qui lui épargna peut-être un destin à la Eldridge Cleaver, autre figure charismatique des Black Panthers, qui, après s'être exilé en Algérie puis à Paris, avait fini